

La grande évasion

12h 50. Ploemeur.

Direction Larmor Plage. Première évasion... La plage, l'océan, le sable... Même si la pluie bat sans relâche contre le pare-brise, la sensation de percevoir le cri du goéland qui creuse un long sillon dans l'air iodé est bien réelle. Le sable est chaud, la peau s'y enfouit avec bonheur... Soudain la pancarte :

Kerbriant !

La courte évasion cesse brutalement. Du sable, il ne reste que celui qui servit à fabriquer les tonnes de béton coulées dans ces hauts murs épais. Grossier squelette d'une immense bâtisse aux lignes abruptes ; aux angles froids et saillants...

Une première grille... Premiers barreaux. Lourds et pesants sur les cœurs. Une seconde porte dont les barreaux, ici encore, lacèrent les hauts battants. Puis un sas. Un tapis roulant avalé par de larges bandes de caoutchouc gris pâle qui semblent être les dents molles d'une bouche béante et noire... Ce même tapis qui dans les aéroports échographie avec zèle tous vos objets personnels et métalliques. Ceintures, portables, monnaie, montre, couteaux et kalachnikov... (Non, je déconne !). Voilà qu'on entend presque le haut-parleur d'un aéroport qui hèle les voyageurs en partance...

Seconde évasion. Le cri du gros oiseau de métal qui s'arrache de la terre pour pousser sa silhouette pataude vers d'autres horizons. Ceux d'un îlot paradisiaque lové au creux d'un ciel bleu aussi lisse que les barreaux d'acier recouverts d'une bonne dizaine de couches de peinture. Du bleu azur contre lequel on s'imaginait bientôt atterrir, il ne reste que le bleu des uniformes... À peine distincts derrière les vitres fumées et probablement blindées. Une trappe s'ouvre à peine. La même que celle du pompiste qui vient y recueillir le règlement de votre plein d'essence. Une trappe sévère qui ne laisse passer qu'un minuscule tiroir. Pas de poignées de main. Pas de contact. Les sens éveillent. Un curieux frisson glacial qui s'enroule autour du rachis. Carte d'identité. Portable... Confisqués !

Puis à nouveau une porte. Un sas. Des barreaux. Pour qu'une porte s'ouvre, il faut attendre que la précédente tout juste franchie se referme, que l'on entende le « click » significatif du verrou électronique. Sec mais parfaitement identifiable. Alors on enjambe la ligne fictive qui vient de se libérer, sous l'œil attentif de quelques gardiens. On vous dévisage. On vous observe. Mais sans insistance. D'un air détaché. Professionnel.

Des escaliers. Puis encore des barreaux. Des barreaux, toujours des barreaux. J'entends soudain Gainsbourg qui me souffle ces quelques notes : « Des barreaux, des barreaux, toujours des barreaux... » Dans les couloirs, dans les sas, quelques rencontres furtives. Des silhouettes affaissées. Résignées. Des hommes dont la démarche semble s'être transformée avec les années. Alerte dans un premier temps, le pas devient soudain plus court juste avant de marquer un arrêt... Les mollets se relâchent légèrement, laissant patiemment la haie de

barreaux s'ouvrir. Alors une jambe se lance vers l'avant. Premier pas plus large qui se retient rapidement pour reprendre le mouvement cadencé d'un balancier avant de s'arrêter à nouveau ; en deux temps... On se surprend à très vite adopter cette démarche automate dont le rythme est imposé par celui des ouvertures et fermetures incessantes... Tati aurait sans doute filmé cette longue séquence comme les pas d'une danse minutieusement orchestrée. On fait lentement partie des lieux et des hommes. On est avec eux. On ressent alors leur solitude, leur angoisse et leur regard qui cherche désespérément ailleurs. Un ailleurs. Un autre ailleurs. Leur ailleurs !

Aux forêts de barreaux s'associent les marches lourdes d'un escalier quelconque. Le bâtiment est construit en Y. Comme pour séparer les corps, les écarter d'eux-mêmes. Dans ce Y, moi je vois au loin des bras écartés qui semblent implorer de l'aide...

Ça y est ! Nous sommes sur les lieux. Dans les lieux. Lieux du rendez-vous. Commencent alors quelques palabres dans le sas aux trois portes. La pièce qui avait été minutieusement préparée vient d'être littéralement vidée par un autre organisateur. Pour sa propre organisation. Mais sans se concerter avec l'animateur qui nous accompagne dans ce projet de rencontre avec des détenus. On se plaignait du trop de barreaux, voilà qu'on se plaint de ne plus en avoir. Mais cette fois-ci, ce sont les barreaux de chaise qui nous manquent. Les chaises ont disparu.

Évadées les chaises !

Un scénario surréaliste germe soudain dans mon cerveau à l'affût. La situation est comique. Va-t-il falloir recourir à un Maître du Barreau pour solutionner ce problème ?!... Qu'à cela ne tienne, notre accompagnateur part en quête d'autres soutiens pour postérieurs. Le rictus au coin de ses lèvres en dit long. Le bougre est habitué à ce genre de situation. On ne peut alors qu'admirer la persévérance et la détermination de ces gens qui, dans l'ombre – et à l'ombre ! – tentent d'apporter un soupçon de soleil dans ce Y glacial.

Le béton des murs épais fait résonance. On a la sensation d'être enfermés dans la caisse d'une immense contrebasse. Les sons renvoyés par de multiples échos se superposent. Les phrases se brouillent et se mêlent. Les mots sont hachés. Alors il faut parler plus haut pour parvenir à se comprendre. Il faut se *brueliser* la voix. Se la casser, quoi ! On se surprend même à presque devoir crier ; comme les autres. Aucun doute, on est bien là parmi eux. Avec eux. Mêlés à eux. Leur quotidien surgit alors dans nos consciences. On le devine. On le perçoit... On le vit. Un peu. Pour une poignée de minutes seulement. On se demande comment il est possible de le supporter plus longtemps. Dans deux heures, on sera à l'extérieur. On bondira vers nos horizons. Eux conserveront les leurs, blottis dans leurs regards.

D'autres chaises arrivent enfin, dans les bras soulagés de notre accompagnateur... On s'installe. La pièce est minuscule. Ils arrivent. Ils s'installent aussi. Dociles, attentifs et ouverts. Dans un premier temps, nos regards évitent de trop se croiser. Sans doute le temps de se détacher des inutiles mais immanquables questions parasites qui ruinent toute rencontre : Genre « Qui sont ces types, qu'ont-ils fait pour en arriver là ? » « Qui est ce type, qu'est-ce

qu'il attend de nous ? »... Mais très vite, l'atmosphère se construit. Grâce à toutes ces questions latentes judicieusement retenues, la relation s'établit. Ce sont nos personnalités, nos questionnements, nos savoir-faire et nos projets qui s'échangent. Alors nos regards se libèrent. Ils peuvent enfin se croiser. Désormais, le mien n'a de curiosité que pour leurs passions, plus pour leur passé ! C'est extraordinaire de voir leurs yeux comme ils s'ouvrent. Presqu'à s'écarquiller. Il y a tant de profondeur dans ces regards que l'on y voit très distinctement tous les rêves et tous les désirs d'horizons qui y sont ancrés. Intacts. Intouchables. Conservés avec la même attention que pour le plus grand des trésors.

Et voilà qu'ils me l'offrent ce trésor... Voilà qu'ils me le confient !

Troisième évasion... J'ai si peu de choses à leur offrir en échange... Ce sont eux qui me donnent tous leurs rêves, comme s'ils pensaient que j'allais pouvoir les faire sortir, les porter ailleurs ; à l'extérieur ; couchés sur leurs propres horizons, afin qu'ils puissent alors les vivre plus intensément une fois recroquevillés dans leur solitude. Alors oui, mille fois oui, je les prends ces regards ! Je les prends avec délicatesse, pour les garder intacts... Je prends les rêves d'océan et de bateaux que celui-ci me confie, puis la passion d'indépendance de tel autre, un désir ancré pour lui dans le visage du Che, puis l'image douce de la petite gamine de deux ans lovée dans les yeux de son jeune père... Je prends tout cela, avec une attention toute particulière...

L'heure est venue de se séparer. Les mains se serrent. Avec chaleur. Je sens dans cette étreinte appuyée l'insistance à bien me faire comprendre la mission qu'ils me confient. En prolongeant cette poignée de mains, je leur promets d'aller au bout de leur projet... De **notre** projet, désormais !

On se sépare une deuxième fois. Parcours inverse. Traversée des barreaux. Petite chorégraphie de pas de sas en sas... On n'entend même plus le petit « click » des serrures. On accélère le pas. On récupère nos objets personnels. On se salue...

Puis la dernière porte se referme derrière nous. J'ouvre alors les yeux vers le ciel et je libère tous leur rêves... Je les vois s'envoler vers leurs horizons. Personne n'a remarqué que leurs regards ont réussi à s'évader, portés par le mien, à l'insu de tous ! Je souris. À présent, chargés de tout ce dont ils vont pouvoir se nourrir en dehors des murs, ces rêves regagneront leurs cellules... Plus grands. Plus forts. Plus riches... Avant d'en sortir à nouveau, mais pas seuls cette fois-ci... Avec ceux qui les portent avec tant de foi.

Merci messieurs de m'avoir offert votre confiance...